

# *Les cinq cents millions de la Béguem*

*Jules Verne*

## Biographie de Jules Vernes



### Jules Verne

Né à Nantes le 08/02/1828 ; Mort à Amiens le 24/03/1905

**Jules Verne**, écrivain du XIX<sup>ème</sup> siècle, **est un pionnier des romans de science-fiction**. Ses livres (*De la Terre à la lune*, *Le tour du monde en 80 jours*, *Vingt-milles lieues sous les mers...*) ont marqué ce genre littéraire et la littérature française en général. Verne vécut à l'époque de grand progrès (l'électricité, le téléphone, le télégraphe, les chemins de fer et les machines à vapeur). Ce passionné de littérature et de découvertes scientifiques mêla habilement les deux pour nous emmener dans des *Voyages extraordinaires*, où l'impossible paraît possible.

### Une enfance paisible

Jules Verne naît à Nantes le 8 février 1828. Son père, Pierre Verne, est avoué et sa mère, Sophie Allotte de la Fuyë, est issue d'une famille d'armateurs nantais. C'est l'aîné d'une famille de cinq enfants (Paul, Anna, Mathilde et Marie). **Destiné à embrasser comme son père une carrière juridique, il suit des études de droit à Nantes puis à Paris**. Son goût pour la littérature le pousse à écrire quelques poèmes.

### Le début de sa passion pour l'écriture

Petit à petit l'envie de devenir écrivain se fait plus pressante. Il rencontre les Dumas père et fils. En 1850, avec leurs soutiens, il parvient à faire jouer sa comédie « **Pailles rompues** », qui connaît un certain succès. Il se lance dans un travail d'écriture, rédige des pièces de théâtre et des nouvelles, et abandonne définitivement le métier d'avoué. En 1852, il devient secrétaire du Théâtre Lyrique.

## Sa vie de famille

En 1856, il fait la connaissance d'**Honorine Meurel** à Amiens. Il épouse cette jeune veuve et mère de deux filles l'année suivante. Ils auront ensuite **un fils, Michel Verne** en 1861. Jules Verne, afin de faire vivre sa famille, devient agent de change à la bourse de Paris.

## Ses premiers succès

En 1859, il part avec son ami Aristide Hignard à la découverte l'Ecosse. En 1862, il rencontre un éditeur du nom de **Hetzel**. Il lui propose un manuscrit intitulé *Voyage en l'air*. Il sera publié un an plus tard sous le titre "Cinq semaines en ballon", connaîtra un grand succès et sera le premier volume des *Voyages extraordinaires* (qui en comptera 54 au total). **C'est le début d'une longue collaboration et d'une longue amitié entre Verne et Hetzel.**

En 1863, Jules Verne rédige *Paris au XXème siècle* qu'Hetzel refusera de publier et *Voyage au Centre de la Terre* qui sortira un an plus tard. *De la Terre à la Lune* est édité en feuilleton dans *Le Journal des Débats* durant l'année 1865.

## Un pied à Amiens, un pied sur son bateau

En 1867, il embarque avec son frère à bord d'un énorme paquebot à destination de l'Amérique. Cet amoureux de la mer acquiert en 1868 **son premier bateau, baptisé le Saint Michel** en hommage à son fils. Il sera ensuite remplacé par le Saint Michel II et III.

**En 1871, il part s'installer à Amiens**, la ville d'origine de sa femme. Il écrit cette année-là le Tour du monde en 80 jours qui sera publié l'année suivante. Cette œuvre reçoit les acclamations du public.

Jules Verne organise en avril 1877 un grand bal costumé sur le thème *De la Terre à la Lune*. Il donnera un deuxième bal en 1885.

**De 1878 à 1883, Verne navigue sur les flots**, allant d'Alger en Ecosse, puis en Norvège. Il fait en 1884 une grande croisière en Méditerranée avec son épouse Honorine.

## Les coups du sort

**1886 est une année sombre pour Jules Verne. Il est victime de la folie de son neveu** qui lui tire dessus avec un revolver. Touché à la jambe, il boîtera pour le reste de sa vie. Quelques jours plus tard, son éditeur Hetzel décède à Monaco.

En 1888, Jules Verne devient **conseiller municipal d'Amiens**. Parallèlement à ces fonctions, il continue d'écrire. Il publie l'année suivante *Famille Sans-Nom* et *Sans-dessus dessous*.

**La santé de Jules Verne se fait de plus en plus fragile.** A sa blessure à la jambe qui ne le laisse

jamais en paix s'ajoute la cataracte et le diabète. Le 24 mars 1905, Jules Verne meurt suite à une crise de diabète. Près de 5 000 personnes assistent à ses funérailles au cimetière de la Madeleine à Amiens. Après sa mort, son fils Michel Verne publie plusieurs livres qu'il a parfois remaniés.

## Une grande figure de la littérature française

Celui que beaucoup considèrent comme **le père français de la science-fiction** laisse derrière lui de très nombreuses œuvres. Jules Verne est parfois à tort considéré comme un romancier pour enfant ou un écrivain scientifique. Mais il était plus que ça. Romancier, vulgarisateur et un brin visionnaire, Jules Verne, en s'appuyant sur la science, avait le génie de rendre vraisemblable ce qui ne l'était pas.



## CHAPITRE I

OÙ M<sup>R</sup>. SHARP FAIT SON ENTRÉE

« Ces journaux anglais sont vraiment bien faits ! » se dit à lui-même le bon docteur en se renversant dans un grand fauteuil de cuir.

Le docteur Sarrasin avait toute sa vie pratiqué le monologue, qui est une des formes de la distraction.

C'était un homme de cinquante ans, aux traits fins, aux yeux vifs et purs sous leurs lunettes d'acier, de physionomie à la fois grave et aimable, un de ces individus dont on se dit à première vue : voilà un brave homme. À cette heure matinale, bien que sa tenue ne trahît aucune recherche, le docteur était déjà rasé de frais et cravaté de blanc.

Sur le tapis, sur les meubles de sa chambre d'hôtel, à Brighton, s'étaient étalés le *Times*, le *Daily Telegraph*, le *Daily News*. Dix heures sonnaient à peine, et le docteur avait eu le temps de faire le tour de la ville, de visiter un hôpital, de rentrer à son hôtel et de lire dans les principaux journaux de Londres le compte rendu *in extenso* d'un mémoire qu'il avait présenté l'avant-veille au grand Congrès international d'Hygiène, sur un « compte-globules du sang » dont il était l'inventeur.

Devant lui, un plateau, recouvert d'une nappe blanche, contenait une côtelette cuite à point, une tasse de thé fumant et quelques-unes de ces rôties au beurre que les cuisinières anglaises font à merveille, grâce aux petits pains spéciaux que les boulangers leur fournissent.

« Oui, répétait-il, ces journaux du Royaume-Uni sont vraiment très-bien faits, on ne peut pas dire le contraire !... Le speech du vice président, la réponse du docteur Cicogna, de Naples, les développements de mon mémoire, tout y est saisi au vol, pris sur le fait, photographié.

« La parole est au docteur Sarrasin, de Douai. L'honorable associé s'exprime en français. « Mes auditeurs m'excuseront, dit-il en débutant, si je prends cette liberté ; mais ils comprennent assurément mieux ma langue que je ne saurais parler la leur... »

« Cinq colonnes en petit texte !... Je ne sais pas lequel vaut mieux du compte rendu du *Times* ou de celui du *Telegraph*... On n'est pas plus exact et plus précis ! »

Le docteur Sarrasin en était là de ses réflexions, lorsque le maître des cérémonies lui-même, — on n'oserait donner un moindre titre à un personnage si correctement vêtu de noir, — frappa à la porte et demanda si « monsiou » était visible...

« Monsiou » est une appellation générale que les Anglais se croient obligés d'appliquer à tous les Français indistinctement, de même qu'ils s'imagineraient manquer à toutes les règles de la civilité en ne désignant pas un Italien sous le titre de « Signor » et un Allemand sous celui de « Herr ». Peut-être, au surplus, ont-ils raison. Cette habitude routinière a incontestablement l'avantage d'indiquer d'emblée la nationalité des gens.

Le docteur Sarrasin avait pris la carte qui lui était présentée. Assez étonné de recevoir une visite en un pays où il ne connaissait personne, il le fut plus encore lorsqu'il lut sur le carré de papier minuscule :

« Mr. SHARP, *solicitor*,

« 93, *Southampton row*,

« LONDON. »

Il savait qu'un « *solicitor* » est le congénère anglais d'un avoué, ou plutôt homme de loi hybride, intermédiaire entre le notaire, l'avoué et l'avocat, — le procureur d'autrefois.

« Que diable puis-je avoir à démêler avec Mr. Sharp ? se demanda-t-il. Est-ce que je me serais fait sans y songer une mauvaise affaire ?... Vous êtes bien sûr que c'est pour moi ? reprit-il.

— Oh ! yes, monsiou.

— Eh bien ! faites entrer. »

Le maître des cérémonies introduisit un homme jeune encore, que le docteur, à première vue, classa dans la grande famille des « têtes de mort ». Ses lèvres minces ou plutôt desséchées, ses longues dents blanches, ses cavités temporales presque à nu sous une peau parcheminée, son teint de momie et ses petits yeux gris au regard de vaille lui donnaient des titres incontestables à cette qualification. Son squelette disparaissait des talons à l'occiput sous un « *ulster-coat* » à grands carreaux, et dans sa main il serrait la poignée d'un sac de voyage en cuir verni.

Ce personnage entra, salua rapidement, posa à terre son sac et son chapeau, s'assit sans en demander la permission et dit :

« William Henry Sharp junior, associé de la maison Billows, Green, Sharp & Co.. C'est bien au docteur Sarrasin que j'ai l'honneur ?...

— Oui, monsieur.

— François Sarrasin ?

— C'est en effet mon nom.

— De Douai ?

— Douai est ma résidence.

— Votre père s'appelait Isidore Sarrasin ?

— C'est exact.

— Nous disons donc qu'il s'appelait Isidore Sarrasin. »

Mr. Sharp tira un calepin de sa poche, le consulta et reprit :

« Isidore Sarrasin est mort à Paris en 1857, VI<sup>e</sup> arrondissement, rue Taranne, numéro 54, hôtel des Écoles, actuellement démolé.

— En effet, dit le docteur, de plus en plus surpris. Mais voudriez-vous m'expliquer ?...

— Le nom de sa mère était Julie Langévol, poursuivit Mr. Sharp, imperturbable. Elle était originaire de Bar-le-Duc, fille de Bénédicte Langévol, demeurant impasse Lorient, morte en 1812, ainsi qu'il appert des registres de la municipalité de ladite ville... Ces registres sont une institution bien précieuse, monsieur, bien précieuse !... Hem !... hem !... et sœur de Jean-Jacques Langévol, tambour-major au 36<sup>e</sup> léger...

— Je vous avoue, dit ici le docteur Sarrasin, émerveillé par cette connaissance approfondie de sa généalogie, que vous paraissez sur ces divers points mieux informé que moi. Il est vrai que le nom de famille de ma grand-mère était Langévol, mais c'est tout ce que je sais d'elle.

— Elle quitta vers 1807 la ville de Bar-le-Duc avec votre grand-père, Jean Sarrasin, qu'elle avait épousé en 1799. Tous deux allèrent s'établir à Melun comme ferblantiers et y restèrent jusqu'en 1811, date de la mort de Julie Langévol, femme Sarrasin. De leur mariage, il n'y avait qu'un enfant, Isidore Sarrasin, votre père. À dater de ce moment, le fil est perdu, sauf pour la date de la mort d'icelui, retrouvée à Paris...

— Je puis rattacher ce fil, dit le docteur, entraîné malgré lui par cette précision toute mathématique. Mon grand-père vint s'établir à Paris pour l'éducation de son fils, qui se destinait à la carrière médicale. Il mourut, en 1832, à Palaiseau, près Versailles, où mon père exerçait sa profession et où je suis né moi-même en 1822.

— Vous êtes mon homme, reprit Mr. Sharp. Pas de frères ni de sœurs ?...

— Non ! j'étais fils unique, et ma mère est morte deux ans après ma naissance... Mais enfin, monsieur, me direz vous ?... »

Mr. Sharp se leva.

« Sir Bryah Jowahir Mothooranath, dit-il, en prononçant ces noms avec le respect que tout Anglais professe pour les titres nobiliaires, je suis heureux de vous avoir découvert et d'être le premier à vous présenter mes hommages ! »

— Cet homme est aliéné, pensa le docteur. C'est assez fréquent chez les « têtes de mort ».

Le solicitor lut ce diagnostic dans ses yeux.

« Je ne suis pas fou le moins du monde, répondit-il avec calme. Vous êtes, à l'heure actuelle, le seul héritier connu du titre de baronnet, concédé, sur laprésentation du gouverneur général de la province de Bengale, à Jean-Jacques Langévol, naturalisé sujet anglais en 1819, veuf de la Bégum Gokool, usufruitier de ses biens, et décédé en 1841, ne laissant qu'un fils, lequel est mort idiot et sans postérité, incapable et intestat, en 1869. La succession s'élevait, il y a trente ans, à environ cinq millions de livres sterling. Elle est restée sous séquestre et tutelle, et les intérêts en ont été capitalisés presque intégralement pendant la vie du fils imbécile de Jean-Jacques Langévol. Cette succession a été évaluée en 1870 au chiffre rond de vingt et un millions de livres sterling, soit cinq cent vingt-cinq millions de francs. En exécution d'un jugement du tribunal d'Agra, confirmé par la cour de Delhi, homologué par le Conseil privé, les biens immeubles et mobiliers ont été vendus, les valeurs réalisées, et le total a été placé en dépôt à la Banque d'Angleterre. Il est actuellement de cinq cent vingt-sept millions de francs, que vous pourrez retirer avec un simple chèque, aussitôt après avoir fait vos preuves généalogiques en cour de chancellerie, et sur lesquels je m'offre dès aujourd'hui à vous faire avancer par Mrs. Trollop, Smith & Co., banquiers, n'importe quel à-compte à valoir... »

Le docteur Sarrasin était pétrifié. Il resta un instant sans trouver un mot à dire. Puis, mordu par un remords d'esprit critique et ne pouvant accepter comme fait expérimental ce rêve des *Mille et une nuits*, il s'écria :

« Mais, au bout du compte, monsieur, quelles preuves me donnerez-vous de cette histoire, et comment avez-vous été conduit à me découvrir ?

— Les preuves sont ici, répondit Mr. Sharp, en tapant sur le sac de cuir verni. Quant à la manière dont je vous ai trouvé, elle est fort naturelle. Il y a cinq ans que je vous cherche. L'invention des proches, ou « next of kin », comme nous disons en droit anglais, pour les nombreuses successions en déshérence qui sont enregistrées tous les ans dans les possessions britanniques, est une spécialité de notre maison. Or, précisément, l'héritage de la Bégum Gokool exerce notre activité depuis un lustre entier. Nous avons porté nos investigations de tous côtés, passé en revue des centaines de familles Sarrasin, sans trouver celle qui était issue d'Isidore. J'étais même arrivé à la conviction qu'il n'y avait pas un autre Sarrasin en France, quand j'ai été frappé hier matin, en lisant dans le *Daily News* le compte rendu du Congrès d'Hygiène, d'y voir un docteur de ce nom qui ne m'était pas connu. Recourant aussitôt à mes notes et aux milliers de fiches manuscrites que nous avons rassemblées au sujet de cette succession, j'ai constaté avec étonnement que la ville de Douai avait échappé à notre attention. Presque sûr désormais d'être sur la piste, j'ai pris le train de Brighton, je vous ai vu à la sortie du Congrès, et ma conviction a été faite. Vous êtes le portrait vivant de votre grand-oncle Langévol, tel qu'il est représenté



dans une photographie de lui que nous possédons, d'après une toile du peintre indien Saranoni. »

Mr. Sharp tira de son calepin une photographie et la passa au docteur Sarrasin. Cette photographie représentait un homme de haute taille avec une barbe splendide, un turban à aigrette et une robe de brocart chamarrée de vert, dans cette attitude particulière aux portraits historiques d'un général en chef qui écrit un ordre d'attaque en regardant attentivement le spectateur. Au second plan, on distinguait vaguement la fumée d'une bataille et une charge de cavalerie.

« Ces pièces vous en diront plus long que moi, reprit Mr. Sharp. Je vais vous les laisser et je reviendrai dans deux heures, si vous voulez bien me le permettre, prendre vos ordres. »

Ce disant, Mr. Sharp tira des flancs du sac verni sept à huit volumes de dossiers, les uns imprimés, les autres manuscrits, les déposa sur la table et sortit à reculons, en murmurant :

« Sir Bryah Jowahir Mothooranath, j'ai l'honneur de vous saluer. »

Moitié croyant, moitié sceptique, le docteur prit les dossiers et commença à les feuilleter.

Un examen rapide suffit pour lui démontrer que l'histoire était parfaitement vraie et dissipa tous ses doutes. Comment hésiter, par exemple, en présence d'un document imprimé sous ce titre :

*« Rapport aux Très-Honorables Lords du Conseil privé de la Reine, déposé le 5 janvier 1870, concernant la succession vacante de la Bégum Gokool de Ragginahra, province de Bengale. »*

Points de fait. — Il s'agit en la cause des droits de propriété de certains mehals et de quarante-trois mille beegales de terre arable, ensemble de divers édifices, palais, bâtiments d'exploitation, villages, objets mobiliers, trésors, armes, etc., etc., provenant de la succession de la Bégum Gokool de Ragginahra. Des exposés soumis successivement au tribunal civil d'Agra et à la Cour supérieure de Delhi, il résulte qu'en 1819, la Bégum Gokool, veuve du rajah Luckmissur et héritière de son propre chef de biens considérables, épousa un étranger, Français d'origine, du nom de Jean-Jacques Langévol. Cet étranger, après avoir servi jusqu'en 1813 dans l'armée française, où il avait eu le grade de sous-officier (tambour-major) au 36<sup>e</sup> léger, s'embarqua à Nantes, lors du licenciement de l'armée de la Loire, comme subrécargue d'un navire de commerce. Il arriva à Calcutta, passa dans l'intérieur et obtint bientôt les fonctions de capitaine instructeur dans la petite armée indigène que le rajah Luckmissur était autorisé à entretenir. De ce grade, il ne tarda pas à s'élever à celui de commandant en chef, et, peu de temps après la mort du rajah, il obtint la main de sa veuve. Diverses considérations de politique coloniale, et des services importants rendus dans une circonstance périlleuse aux Européens d'Agra par Jean-Jacques Langévol, qui s'était fait naturaliser sujet britannique, conduisirent le gouverneur général de la province de Bengale à demander et obtenir pour l'époux de la Bégum le titre de baronnet. La terre de Bryah Jowahir Mothooranath fut alors érigée en fief. La Bégum mourut en 1839, laissant l'usufruit de ses biens à Langévol, qui la suivit deux ans plus tard dans

la tombe. De leur mariage il n'y avait qu'un fils en état d'imbécillité depuis son bas âge, et qu'il fallut immédiatement placer sous tutelle. Ses biens ont été fidèlement administrés jusqu'à sa mort, survenue en 1869. Il n'y a point d'héritiers connus de cette immense succession. Le tribunal d'Agra et la Cour de Delhi en ayant ordonné la licitation, à la requête du gouvernement local agissant au nom de l'Etat, nous avons l'honneur de demander aux Lords du Conseil privé l'homologation de ces jugements, etc., etc. » Suivaient les signatures.

Des copies certifiées des jugements d'Agra et de Delhi, des actes de vente, des ordres donnés pour le dépôt du capital à la Banque d'Angleterre, un historique des recherches faites en France pour retrouver des héritiers Langévol, et toute une masse imposante de documents du même ordre, ne permirent bientôt plus la moindre hésitation au docteur Sarrasin. Il était bien et dûment le « next of kin » et successeur de la Bégum. Entre lui et les cinq cent vingt-sept millions déposés dans les caves de la Banque, il n'y avait plus que l'épaisseur d'un jugement de forme, sur simple production des actes authentiques de naissance et de décès !

Un pareil coup de fortune avait de quoi éblouir l'esprit le plus calme, et le bon docteur ne put entièrement échapper à l'émotion qu'une certitude aussi inattendue était faite pour causer. Toutefois, son émotion fut de courte durée et ne se traduisit que par une rapide promenade de quelques minutes à travers la chambre. Il reprit ensuite possession de lui-même, se reprocha comme une faiblesse cette fièvre passagère, et, se jetant dans son fauteuil, il resta quelque temps absorbé en de profondes réflexions.

Puis, tout à coup, il se remit à marcher de long en large. Mais, cette fois, ses yeux brillaient d'une flamme pure, et l'on voyait qu'une pensée généreuse et noble se développait en lui. Il l'accueillit, la caressa, la choya, et, finalement, l'adopta.

A ce moment, on frappa à la porte. Mr. Sharp revenait.

« Je vous demande pardon de mes doutes, lui dit cordialement le docteur. Me voici convaincu et mille fois votre obligé pour les peines que vous vous êtes données.

— Pas obligé du tout... simple affaire... mon métier... répondit Mr. Sharp. Puis-je espérer que Sir Bryah me conservera sa clientèle ?

— Cela va sans dire. Je remets toute l'affaire entre vos mains... Je vous demanderai seulement de renoncer à me donner ce titre absurde... »

Absurde ! Un titre qui vaut vingt et un millions sterling ! disait la physionomie de Mr. Sharp ; mais il était trop bon courtisan pour ne pas céder.

« Comme il vous plaira, vous êtes le maître, répondit-il. Je vais reprendre le train de Londres et attendre vos ordres.

— Puis-je garder ces documents ? demanda le docteur.

— Parfaitement, nous en avons copie. »

Le docteur Sarrasin, resté seul, s'assit à son bureau, prit une feuille de papier à lettre et écrivit ce qui suit :

« Brighton, 28 octobre 1871.

« Mon cher enfant, il nous arrive une fortune énorme, colossale, insensée ! Ne me crois pas atteint d'aliénation mentale et lis les deux ou trois pièces imprimées que je joins à ma lettre. Tu y verras clairement que je me trouve l'héritier d'un titre de baronnet anglais ou plutôt indien, et d'un capital qui dépasse un demi-milliard de francs, actuellement déposé à la Banque d'Angleterre. Je ne doute pas, mon cher Octave, des sentiments avec lesquels tu recevras cette nouvelle. Comme moi, tu comprendras les devoirs nouveaux qu'une telle fortune nous impose, et les dangers qu'elle peut faire courir à notre sagesse. Il y a une heure à peine que j'ai connaissance du fait, et déjà le souci d'une pareille responsabilité étouffe à demi la joie qu'en pensant à toi la certitude acquise m'avait d'abord causée. Peut-être ce changement sera-t-il fatal dans nos destinées... Modestes pionniers de la science, nous étions heureux dans notre obscurité. Le serons-nous encore ? Non, peut-être, à moins... Mais je n'ose te parler d'une idée arrêtée dans ma pensée... à moins que cette fortune même ne devienne en nos mains un nouvel et puissant appareil scientifique, un outil prodigieux de civilisation !... Nous en recauserons. Écris-moi, dis-moi bien vite quelle impression te cause cette grosse nouvelle et charge-toi de l'apprendre à ta mère. Je suis assuré qu'en femme sensée, elle l'accueillera avec calme et tranquillité. Quant à ta sœur, elle est trop jeune encore pour que rien de pareil lui fasse perdre la tête. D'ailleurs, elle est déjà solide, sa petite tête, et dût-elle comprendre toutes les conséquences possibles de la nouvelle que je t'annonce, je suis sûr qu'elle sera de nous tous celle que ce changement survenu dans notre position troublera le moins. Une bonne poignée de main à Marcel. Il n'est absent d'aucun de mes projets d'avenir.

« Ton père affectionné,

« Fr. Sarrasin.

« D.

M.

P. »

Cette lettre placée sous enveloppe, avec les papiers les plus importants, à l'adresse de « Monsieur Octave Sarrasin, élève à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures, 32, rue du Roi-de-Sicile, Paris » le docteur prit son chapeau, revêtit son pardessus et s'en alla au Congrès. Un quart d'heure plus tard, l'excellent homme ne songeait même plus à ses millions.

## CHAPITRE II

### DEUX COPAINS

Octave Sarrasin, fils du docteur, n'était pas ce qu'on peut appeler proprement un paresseux. Il n'était ni sot ni d'une intelligence supérieure, ni beau ni laid, ni grand ni petit, ni brun ni blond. Il était châtain, et, en tout, membre né de la classe moyenne. Au collège, il obtenait généralement un second prix et deux ou trois accessits. Au baccalauréat, il avait eu la note « passable ». Repoussé une première fois au concours de l'École centrale, il avait été admis à la

seconde épreuve avec le numéro 127. C'était un caractère indécis, un de ces esprits qui se contentent d'une certitude incomplète, qui vivent toujours dans l'à peu près et passent à travers la vie comme des clairs de lune. Ces sortes de gens sont aux mains de la destinée ce qu'un bouchon de liège est sur la crête d'une vague. Selon que le vent souffle du nord ou du midi, ils sont emportés vers l'équateur ou vers le pôle. C'est le hasard qui décide de leur carrière. Si le docteur Sarrasin ne se fût pas fait quelques illusions sur le caractère de son fils, peut-être aurait-il hésité avant de lui écrire la lettre qu'on a lue ; mais un peu d'aveuglement paternel est permis aux meilleurs esprits.

Le bonheur avait voulu qu'au début de son éducation, Octave tombât sous la domination d'une nature énergique, dont l'influence un peu tyrannique mais bienfaisante s'était de vive force imposée à lui. Au lycée Charlemagne, où son père l'avait envoyé terminer ses études, Octave s'était lié d'une amitié étroite avec un de ses camarades, un Alsacien, Marcel Bruckmann, plus jeune que lui d'un an, mais qui l'avait bientôt écrasé de sa vigueur physique, intellectuelle et morale.

Marcel Bruckmann, resté orphelin à douze ans, avait hérité d'une petite rente qui suffisait tout juste à payer son collège. Sans Octave, qui l'emmenait en vacances chez ses parents, il n'eût jamais mis le pied hors des murs du lycée.

Il suivit de là que la famille du docteur Sarrasin fut bientôt celle du jeune Alsacien. D'une nature sensible, sous son apparente froideur, il comprit que toute sa vie devait appartenir à ces braves gens qui lui tenaient lieu de père et de mère. Il en arriva donc tout naturellement à adorer le docteur Sarrasin, sa femme et la gentille et déjà sérieuse fillette qui lui avaient rouvert le cœur. Mais ce fut par des faits, non par des paroles, qu'il leur prouva sa reconnaissance. En effet, il s'était donné la tâche agréable de faire de Jeanne, qui aimait l'étude, une jeune fille au sens droit, un esprit ferme et judicieux, et, en même temps, d'Octave un fils digne de son père. Cette dernière tâche, il faut bien le dire, le jeune homme la rendait moins facile que sa sœur, déjà supérieure pour son âge à son frère. Mais Marcel s'était promis d'atteindre son double but.

C'est que Marcel Bruckmann était un de ces champions vaillants et avisés que l'Alsace a coutume d'envoyer, tous les ans, combattre dans la grande lutte parisienne. Enfant, il se distinguait déjà par la dureté et la souplesse de ses muscles autant que par la vivacité de son intelligence. Il était tout volonté et tout courage au dedans, comme il était au dehors taillé à angles droits. Dès le collège, un besoin impérieux le tourmentait d'exceller en tout, aux barres comme à la balle, au gymnase comme au laboratoire de chimie. Qu'il manquât un prix à sa moisson annuelle, il pensait l'année perdue. C'était à vingt ans un grand corps déhanché et robuste, plein de vie et d'action, une machine organique au maximum de tension et de rendement. Sa tête intelligente était déjà de celles qui arrêtent le regard des esprits attentifs. Entré le second à l'École centrale, la même année qu'Octave, il était résolu à en sortir le premier.

C'est d'ailleurs à son énergie persistante et surabondante pour deux hommes qu'Octave avait dû son admission. Un an durant, Marcel l'avait « pistonné », poussé au travail, de haute lutte obligé au succès. Il éprouvait pour cette nature faible et vacillante un sentiment de pitié